

Partager la science

entretien avec Antonio Fischetti

PAR VIRGINIE MEYER

Arrivé à la zoologie par l'acoustique et à l'écriture par la science, Antonio Fischetti s'intéresse à l'intelligence animale depuis vingt-cinq ans. Ni antispéciste, ni végétarien, il cherche à documenter la question du bien-être des animaux avec la rigueur du scientifique. Quitte à laisser à son lecteur le soin de se faire sa propre opinion, preuve qu'il le prend au sérieux.



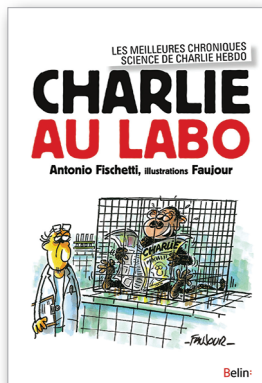
Parlez-nous de votre parcours, qui vous mène de l'acoustique à la zoologie, de la recherche au journalisme et à l'édition...

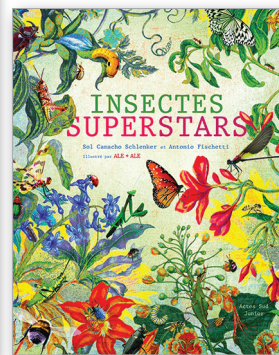
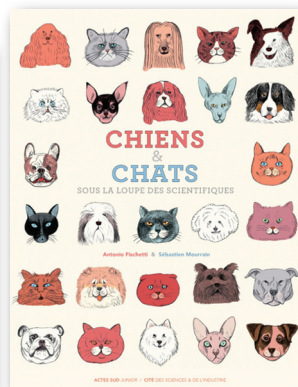
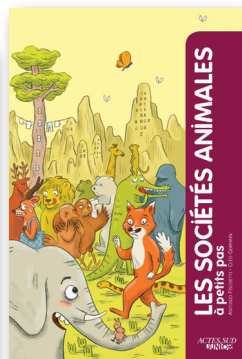
Je n'ai pas un parcours extrêmement linéaire, il fait des tours et des détours. Au départ, j'ai fait des études de maths et de physique, je me suis spécialisé dans l'acoustique, avec une thèse sur l'acoustique des salles de concert. Si j'avais continué, j'aurais travaillé avec des architectes pour construire des salles de concert ou fait de la recherche.

En parallèle, je me suis toujours intéressé au journalisme (j'avais même monté un journal quand j'étais étudiant) ; j'ai publié quelques articles pour la revue *Sciences et avenir* mais je ne pensais pas du tout en faire une activité professionnelle. J'ai été enseignant-chercheur pendant cinq ans au CNAM, puis je me suis retrouvé au chômage pendant quelques mois. C'est pendant cette période que l'on m'a contacté pour travailler sur un hors-série du magazine *Sciences et avenir* consacré à l'intelligence animale, c'était en 1995. On m'a ensuite proposé d'assister le rédacteur en chef pour les hors-série. C'est comme ça que j'ai mis un pied dans le journalisme.

Je n'avais pas forcément envie de retourner dans la recherche, où l'on me reprochait d'être trop éclectique, de m'intéresser à des sujets trop variés. Dans le domaine de la recherche c'est un défaut, alors que dans celui du journalisme, c'est une qualité. Ensuite, comme j'étais lecteur de *Charlie Hebdo* et que je trouvais que la rubrique sciences ne convenait pas, j'ai proposé mes services à la rédaction et je suis passé de scientifique à journaliste scientifique, puis à journaliste tout court.

Le sujet des animaux m'a toujours intéressé. Mon directeur de thèse avait été directeur d'un laboratoire de bioacoustique, qui travaillait sur les sons des animaux. Du point de vue de la recherche, cela m'aurait intéressé de travailler





sur ces sujets, mais à mon époque, il n'y avait plus de laboratoire de ce type. Je me suis dit qu'il y avait peu de choses sur le sujet dans le domaine de la vulgarisation. En 2007, j'ai réalisé une série de films documentaires pour Arte sous le titre *La Symphonie animale : comment les bêtes utilisent le son*.

Comment s'est fait votre passage vers l'édition pour la jeunesse ?

Le premier livre jeunesse que j'ai publié, *Le Son à petits pas* (Actes Sud Junior, 2011), c'est moi qui l'ai proposé à l'éditrice que je connaissais. Sur l'acoustique non plus il n'y avait pas grand chose, c'était pour moi une façon de retrouver le plaisir de vulgariser que j'avais connu en tant qu'enseignant.

Pour le deuxième titre, *Les Sociétés animales à petits pas* (Actes Sud Junior, 2012), il s'agissait de revenir sur une lecture d'enfance. C'était l'un des premiers livres que j'avais quand j'étais gamin, j'avais 14 ans. Dans une collection du genre « Sciences du monde », il y en avait un sur les sociétés animales. Je suis parti dans l'idée de faire la même chose mais en faisant le point sur les recherches actuelles.

Chiens & chats : sous la loupe des scientifiques (Actes Sud Junior, Cité des Sciences, 2015), c'est différent. Au départ, ce n'était pas un désir de livre, mais un désir de film. La Cité des Sciences faisait un appel d'offres pour le compte du ministère de la Recherche. Je trouvais que sur le thème de ces animaux domestiques, on voyait toujours les mêmes choses, comme des vidéos de chat faisant l'équilibriste sur un étendoir à linge, dans le genre vidéogag ! Même dans les émissions animalières, on n'était la plupart du

temps que dans l'émotion, alors que moi, mon idée, c'était certes d'utiliser ce potentiel comique, mais en faisant passer des explications scientifiques. J'ai donc réalisé quinze petits films documentaires sur les chats et autant sur les chiens (*Les Yeux dans la truffe*, série coproduite par Universcience, 2014). Et puis comme j'avais beaucoup de matière, j'ai pensé que ce serait bien d'en faire un livre. Au même moment, j'ai appris que la Cité des Sciences avait décidé de programmer une exposition sur ce thème, et les deux projets ont pu s'articuler : le livre est devenu celui de l'exposition.

Le livre *Insectes superstars* (Actes Sud Junior, 2013) est né de ma fascination pour ces créatures. Je n'avais pas assez de temps pour le faire donc j'ai demandé de l'aide à une amie, Sol Camacho-Schlenker, qui est docteure en biologie et spécialiste du comportement animal. Nous l'avons fait ensemble : elle s'est chargée de rassembler la documentation et moi de la mise en forme.

Vous semblez prendre plaisir à entremêler vos différents métiers : réalisateur, journaliste et auteur pour adultes et pour les plus jeunes. Qu'est-ce qui est spécifique quand on s'adresse aux jeunes ?

Quand j'écris je n'y pense pas trop, j'ai l'impression de ne pas faire de différence entre le jeune public et le « grand public ». La matière scientifique est là, j'essaie de dire les choses le plus agréablement et le plus simplement possible. La différence va se faire sur le choix du vocabulaire, et peut-être aussi sur l'humour.



↑ *Insectes superstars*, ill. ALE+ALE, Actes Sud Junior, 2013 (détail).

Parfois, «l'étiquette» Jeunesse est un peu un handicap. Quand on dit que c'est pour la jeunesse, les adultes pensent : «C'est pour les ados, ce n'est pas pour nous», alors que ce n'est pas vrai. Ça a un côté un peu excluant. *La Planète des sciences : encyclopédie universelle des scientifiques* (Dargaud, 2019), par exemple, n'est pas spécifiquement destiné à la jeunesse, le livre s'adresse à un large public. Je ne connais pas trop les enfants, je ne suis pas enseignant. Je ne suis pas spécialement tourné vers eux, même si j'aime beaucoup m'adresser à eux dans les rencontres que je peux faire dans un cadre scolaire ou d'accueil de loisirs. Ce qui m'intéresse, c'est d'expliquer, de raconter des choses. L'avantage du thème des animaux, c'est que c'est une porte d'entrée. Si j'interviens pour un public familial, les adultes vont commencer par s'exclure d'eux-mêmes, en pensant que le sujet est réservé aux enfants et aux adolescents. Les petits sont les premiers à se laisser séduire, et puis au sein des familles, les parents s'y mettent petit à petit et les gens ont tous des souvenirs à raconter.

Quels seraient les ingrédients de votre démarche d'écriture pour la jeunesse ?

Ma formation scientifique fait que j'ai un état d'esprit scientifique. C'est-à-dire que quand je fais un travail de journaliste ou d'auteur, je le fais comme un scientifique. De la même façon qu'un chercheur qui démarre sur un sujet, je commence

par une bibliographie, je lis les publications dans des bases de données ou des revues scientifiques. C'est un gros travail de documentation qui peut durer plusieurs mois : le grand public peut faire des recherches sur Internet, mais il ne va pas aller lire le *Journal of Entomology* ! Il y a aussi les discussions avec les chercheurs, ils m'apportent des informations et des explications qu'on ne trouve pas forcément ailleurs, ni dans les livres ni dans les articles. Je fais un mix avec tout ça, j'essaie d'expliquer et de raconter ce que j'ai compris.

Ce travail de documentation et cette exigence montrent la confiance que vous placez dans l'intelligence de l'enfant...

J'aime bien aller au fond des choses, même si dans la publication finale, il ne reste que quelques phrases. Le lecteur peut avoir l'impression que tout est facile d'accès, mais pour écrire quelque chose de juste, il faut avoir consulté plusieurs documents, il faut recouper les informations. C'est une vraie démarche scientifique. Je m'arrange pour que tout ce que je dis soit béton.

J'essaie toujours d'aller au-delà de l'évidence. Je pars de quelque chose qui peut sembler évident et qui est observable pour tout le monde, par exemple un chien qui remue la queue, et j'amène le lecteur vers la complexité, vers des observations qui sont confirmées par des études scientifiques. Je prends le temps qu'il faut, dans le travail de docu-

mentation, pour aller chercher des choses originales. Par exemple sur la question de savoir à quoi sert l'abolement du chien, la réponse n'est pas simple du tout. Je rends aussi compte des hypothèses, des éléments qui ne sont pas confirmés par la science : dans ce cas j'emploie le conditionnel.

L'attention au jeune lecteur se manifeste également par la structuration du texte, notamment par le découpage en double page, et parfois en courts chapitres comme par exemple *Les Insectes superstars* qui sont rassemblés par type de comportement (insectes voltigeurs, musiciens, voyageurs, etc.). Cela permet de grappiller, ce sont des livres que l'on peut lire dans tous les sens. Dans une chronique pour *Charlie*, j'avais parlé un jour d'un livre que l'on peut lire aux toilettes : l'auteur avait été un peu vexé, mais pour moi c'était un vrai compliment !

Et donner la parole aux animaux, est-ce que cela vous tenterait ?

Je ne suis pas convaincu par ça, ce n'est pas mon truc, je trouve le procédé un peu cliché. On peut facilement tomber dans un anthropomorphisme qui n'est pas utile. Je pense que ce n'est pas une bonne idée de personnifier les animaux, ce n'est pas forcément mieux les comprendre, cela introduit un biais, sans compter que cela peut donner un ton un peu ridicule (la maman éléphant dans la savane...). Si un éditeur me demandait de faire cela, je pense que je refuserais.

La forme dans laquelle votre texte est donné à lire à des enfants et des jeunes, est-ce que cela fait partie de vos préoccupations ? *Insectes superstars*, par exemple chez Actes Sud Junior, est un magnifique objet qui sort des sentiers battus.

Nous avons fait le choix de beaux dessins d'insectes car cela nous semblait plus intéressant que des photos. Dans ce cas, l'illustration est une vraie plus-value. J'avoue que c'est une partie que l'éditeur prend totalement en charge, à partir de son réseau d'illustrateurs, même si je suis consulté. Encore une fois, l'objectif est d'aller au-delà de ce que tout un chacun pourrait trouver sur une page Wikipédia. Des livres sur les insectes ou les chats, il y en a déjà plein, mais pas forcément comme cela, avec ce dispositif ludique ou ce format. Cela ne m'intéresse pas de refaire des choses qui ont déjà

été faites, je préfère une approche originale par rapport à la simple somme des informations disponibles de façon dispersée. Il s'agit de proposer un objet qu'on a envie de garder.

Si les livres documentaires consacrés aux animaux ont toujours défendu le respect de la nature et de la biodiversité, certains titres traitent aujourd'hui de façon plus frontale la question de la souffrance animale. Est-ce que cela fait partie des causes que vous souhaitez défendre ?

Je suis sensible à la question du bien-être animal, je connais bien Allain Bougrain-Dubourg, président de la Ligue pour la protection des oiseaux, et à *Charlie*, nous avons toujours voulu défendre la cause animale. Toutefois, je ne suis pas un militant. Je ne suis pas radicalement antichasseurs, je voudrais juste que leurs pratiques soient raisonnées. Je ne suis pas vegan ni antispéciste. Je ne suis pas opposé aux expérimentations animales dans le cadre de la recherche médicale, si elles se font sans souffrance. Il y a un équilibre à trouver, et les informations que je donne sont là pour aider le lecteur à se faire sa propre opinion.

Jean de La Fontaine affirmait qu'il se servait d'animaux pour instruire les hommes. Est-ce qu'il vous arrive aussi d'utiliser la zoologie pour faire passer des messages sur les sociétés humaines ?

Dire des choses sur les humains, je le fais, mais en étant conscient de ce que je fais et des limites que cela comporte. Je peux être amené à le faire pour démonter de fausses évidences, quand certains disent « c'est naturel », « c'est la nature ». On a par exemple l'image du mâle dominateur : cela peut être un modèle existant mais qui n'est pas universel. Il existe des sociétés où ce sont les femelles qui dominent. On trouve des sociétés d'araignées « anarchistes » où il n'y a pas de castes, où elles ont toutes le même rôle. On a tendance à projeter sur les animaux des choses humaines et cela peut produire des visions faussées. C'est la même chose pour tout ce qui touche à la sexualité, et notamment à l'homosexualité. La rigueur scientifique permet de relativiser ce que l'on veut parfois faire dire à la nature. Sans infantiliser. ●

Propos recueillis le 4 juillet 2019